

Suzanne Aubry  
**FANETTE**

roman 5

Les ombres  
du passé

librairie  L'Éclair



Suzanne Aubry

# FANETTE

TOME 5

Les ombres  
du passé

Roman

Libre  Expression  
Une société de Québecor Média

### ROMANS

*Fanette*, tome 4, *L'encre et le sang*, Libre Expression, 2011.

*Fanette*, tome 3, *Le secret d'Amanda*, Libre Expression, 2010.

*Fanette*, tome 2, *La vengeance du Lumber Lord*, Libre Expression, 2009.

*Fanette*, tome 1, *À la conquête de la haute ville*, Libre Expression, 2008.

*Le Fort intérieur*, Libre Expression, 2006; collection «10/10», 2012.

### THÉÂTRE

*La Nuit des p'tits couteaux*, Leméac, 1987.



«Adieu, reste, pars, seulement ne me dis pas que je ne souffre pas

---

Il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage  
mon amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, allez-vous-en

mais tuez-moi en partant

*Lettre de George Sand à Alfred de Musset*

«'Tis well I do remember that bleak December day  
When the bailiff and the landlord came to drive us away  
They set the roof on fire with their cursed English spleen  
And that's another reason why I left old Skibbereen

*Chanson folklorique irlandaise*

---

## Prologue

*Montréal*  
*Avril 1864*

Fanette était dans tous ses états lorsqu'elle sortit de la geôle de la prisonnière. Ce que cette dernière lui avait confié changeait la cause du tout au tout. Elle aurait tout donné pour savoir où habitait Julien Vanier. Il faudrait qu'elle trouve le moyen de rencontrer l'avocat avant l'ouverture du procès, le lendemain matin. *Pourvu que je puisse lui parler avant qu'il soit trop tard...*

La jeune femme franchit la guérite d'un pas machinal, saluant à peine les gardiens tellement l'avocat d'Aimée Durand l'avait bouleversée. Une fois dehors, elle s'aperçut qu'il avait recommencé à pleuvoir. Une brume épaisse s'était levée. N'ayant pas apporté de parapluie, elle releva le capuchon de son manteau et marcha vers sa voiture. Elle perçut un bruit de pas derrière elle. Elle se retourna, mais il n'y avait personne. La rue luisante de pluie était déserte.

Sentant l'anxiété la gagner, Fanette pressa le pas. Soudain, un claquement sec retentit. Cette fois elle crut entrevoir une silhouette à travers le brouillard, mais celle-ci disparut aussitôt derrière une porte cochère. Son cœur se mit à battre plus vite.

— Qui va là? dit-elle.

Sa voix résonna étrangement dans le silence. Retenant son souffle, Fanette fit quelques pas en direction de la porte cochère et constata que celle-ci était entrouverte. Elle tendit l'oreille, mais elle ne perçut que le bruissement de la pluie. Elle répéta, la gorge nouée par l'inquiétude:

— Il y a quelqu'un?

Tout à coup, une ombre surgit. Une main lui agrippa brusquement un bras et la tira en avant. Fanette laissa échapper un cri de frayeur et tenta de se dégager, mais l'inconnu resserra son étau et l'entraîna vers ce qui semblait être une cour intérieure. La porte se referma avec un grincement sinistre. La jeune femme sentit un souffle chaud effleurer sa joue. Elle distingua un haut-de-forme puis des traits en lame de couteau. *Mon Dieu, ce visage...* Une voix rauque s'éleva:

— Ce n'est pas prudent pour une jeune et jolie femme de se promener toute seule.

*Cette voix...*

— Il y a longtemps que je souhaitais vous revoir, mademoiselle.

L'homme souleva son chapeau, révélant ainsi son visage. Lorsqu'elle le reconnut, son sang se glaça dans ses veines.



# Première partie

---

## *Perdition*

**Montréal**  
**Deux ans auparavant, au début de mai 1862**

La salle de rédaction du journal *L'Époque* bourdonnait de conversations animées. Il y avait comme une électricité dans l'air. Prosper Laflèche, le rédacteur en chef, avait convoqué tous les journalistes ainsi que les typographes, les imprimeurs et même les apprentis, afin d'inaugurer la nouvelle presse à cylindre qu'il avait rachetée à un prix raisonnable d'une imprimerie de Boston en faillite. Laflèche l'avait fait venir par bateau jusqu'à Montréal. Il avait fallu pas moins d'une dizaine d'hommes pour déposer ensuite dans une charrette attelée à quatre chevaux et la transporter jusqu'au journal.

Madeleine Portelance, portant son costume masculin, son haut-de-forme à la main, se tenait au premier rang, accompagnée de Fanette et de la petite Marie-Rosalie. Cette dernière avait tellement insisté pour aller à l'inauguration que Madeleine avait accepté de bonne grâce. De toute manière, elle ne pouvait résister longtemps aux désirs de la fillette, qu'elle adorait. Il lui avait fallu toutefois user de tout son pouvoir de persuasion pour convaincre son patron de laisser sa nièce et sa petite-nièce assister à l'événement. Prosper Laflèche avait d'abord refusé, prétendant qu'une salle de rédaction n'était pas un endroit convenable pour une jeune femme de bonne famille, encore moins pour un enfant.

— Fanette est non seulement ma nièce, mais aussi ma secrétaire particulière, avait rétorqué Madeleine, indignée. Je tiens mordicus à ce qu'elle soit présente. Quant à sa fille, elle est très bien élevée et ne dérangera personne.

Point final, comme le surnommait Madeleine parce qu'il terminait toujours ses phrases par ces mots expéditifs, avait cédé de guerre lasse, non pas tant à cause de l'entêtement proverbial de cette femme au caractère imprévisible, mais surtout pour ménager sa susceptibilité. La plume de Jacques Gallant, pseudonyme de Madeleine Portelance, valait en effet de l'or : son dernier feuilleton, intitulé *Perdition*, avait connu beaucoup de succès et apporté de nouveaux abonnés au journal, facilitant même l'acquisition de sa nouvelle presse. Le rédacteur en chef avait donc décidé de mettre de l'eau dans son vin : son portefeuille pesait plus lourd que des considérations de bienséance.

Madeleine jeta un coup d'œil affectueux à sa nièce. Il y avait déjà près de huit mois que Fanette était sa secrétaire particulière, et elle se félicitait chaque jour d'avoir eu la présence d'esprit de l'employer à son service. La jeune femme possédait une bonne plume et avait également un excellent sens de l'observation, sans compter son talent pour le dessin. Leur seul différend s'était produit au sujet de son feuilleton *Perdition*. En lisant le premier chapitre, Fanette avait tout de suite reconnu sa meilleure amie dans le personnage d'Angéline, une fille de bonne famille séduite et enlevée par un poète sans le sou.

— Si j'avais su que vous feriez de Rosalie un personnage de votre feuilleton, je ne vous aurais jamais fait de confidences à son sujet, avait-elle reproché à sa tante.

— Mais j'ai changé son nom ! s'était défendue Madeleine.

— Vous vous êtes quand même inspirée de sa vie privée.

— J'ai pris quelques éléments, ici et là, mais c'est à peine si mon héroïne lui ressemble.



Médusée par la mauvaise foi de sa tante, Fanette avait lu un passage du feuilleton à voix haute :

— «~~Angéline ne se trouvait pas jolie, bien qu'elle eût des traits fins et de beaux yeux noirs. De santé fragile à la suite d'une méningite qui avait failli l'emporter dans son enfance, la jeune femme n'avait jamais trouvé grâce aux yeux des jeunes gens, de sorte qu'elle n'était pas encore mariée malgré ses vingt-cinq ans bien sonnés. Elle était cependant secrètement amoureuse d'un jeune homme, Vincent Lasnier, un poète pauvre mais d'une grande beauté, que la mère d'Angéline, une veuve riche qui tenait un salon très couru par toute la bonne société de Montréal, avait pris sous son aile. La jeune femme passait le plus clair de ses journées à rêvasser, poussant parfois l'audace jusqu'à imaginer Vincent lui embrassant délicatement la main ou lui faisant des déclarations d'amour passionnées, mais elle n'avait jamais osé dévoiler son amour au jeune homme. Pour quelle raison ? Vincent, qui était beau comme un astre, se serait-il intéressé à une vieille fille sans charme comme elle, alors que toutes les jolies femmes qui couraient les salons de sa mère lui tournaient autour comme des mouches attirées par le miel ? Angéline était loin de se douter qu'un jour ses rêves deviendraient réalité et que, bientôt, elle commettrait un geste si audacieux, si fou, qu'il la mettrait au ban de la société.~~»

— Le portrait est assez ressemblant, avait admis Madeleine, mais il s'agit tout de même de fiction.

— Avez-vous songé une seconde au tort que vous risquez de faire à Rosalie en exposant ainsi sa vie dans un roman ? s'était exclamée Fanette, les joues en feu. Ne croyez-vous pas que sa situation est déjà assez délicate comme cela ?

— Mais elle l'a finalement épousé, son Lucien Latourelle ! Je ne vois pas en quoi mon feuilleton pourrait lui porter préjudice.

— Sa vie lui appartient. Vous n'aviez pas le droit de vous en servir sans son assentiment.

Madeleine avait défendu bec et ongles la liberté de l'écrivain :

— Crois-en mon expérience, ma chère nièce, les gens ne se reconnaissent jamais dans les personnages inspirés de leur propre vie. Et quand bien même ils le feraient, l'écrivain leur donne parole et immortalise leur bref passage terrestre. Et puis ton amie est loin d'être ma seule source d'inspiration. Figure-toi que j'ai déjà eu une vie amoureuse, moi aussi !

Les remontrances de sa nièce avaient malgré tout fait réfléchir Madeleine. Envahie par le remords, elle avait rendu discrètement visite à Rosalie, sans en toucher un mot à Fanette. Bien qu'elle eût semblé surprise de la voir, la jeune femme l'avait accueillie avec un sourire radieux. Ses formes rondes commençaient à paraître sous les plis de sa robe.

— Je venais simplement aux nouvelles, avait dit Madeleine. Alors, comment se porte la future maman ?

Rosalie avait effleuré son ventre avec une main.

— Bientôt, il commencera à bouger.

— Il ?

— Je mettrais ma main au feu que c'est un garçon, avait répondu Rosalie, les yeux brillants. Il a des yeux bleus et des cheveux blonds, comme son père.

— Ainsi, vous êtes heureuse, Rosalie ?

— Quelle question ! Bien sûr que je suis heureuse !

Le bonheur irradiait en effet de tout son être. Il n'y avait aucune trace d'inquiétude ou de contrariété dans ses traits. Rosalie n'avait peut-être pas lu le feuilleton de Madeleine, ou bien cette dernière avait peut-être raison de prétendre que les gens ne se reconnaissent pas dans les personnages qu'ils ont inspirés. Chose certaine, cette visite lui avait enlevé toute culpabilité. Fanette n'avait plus abordé le sujet avec elle, et leurs relations étaient redevenues harmonieuses. Madeleine ne pouvait

plus imaginer son existence sans sa nièce et la petite Marie-Rosalie. Dire qu'il n'y avait pas longtemps, elle ne jurait que par sa sacro-sainte solitude!

---



La fumée de tabac montait en volutes épaisses vers le plafond de la salle de rédaction. Fanette tenant sa fille par la main, attendait avec impatience de voir enfin la nouvelle presse, qui avait été recouverte d'une grande bâche lui donnant l'allure d'un mastodonte assoupi. Pendant le trajet vers le journal, sa tante avait expliqué que de grands journaux comme le *New York Daily Times*, le *Philadelphia Public Ledger* et *La Presse*, à Paris, utilisaient des presses rotatives depuis plusieurs années, augmentant ainsi considérablement leur tirage.

— La presse écrite connaîtra bientôt son âge d'or à Montréal! avait-elle prédit, enthousiaste.

Fanette partageait la passion de sa tante pour tout ce qui relevait de l'univers des journaux. Chaque fois qu'elle entrait dans la salle de rédaction de *L'Époque*, elle était fascinée par l'ambiance qui y régnait, l'odeur d'encre et de papier, le va-et-vient continu des journalistes, le travail des typographes, des hommes de marbre, des imprimeurs... Elle s'y sentait étrangement à l'aise, malgré le fait qu'il y eût très peu de femmes au journal, à part quelques ouvrières, les *press feeders*, comme on les appelait, qui plaçaient le papier dans les presses. C'était un travail très dur. Les employés devaient porter des gants pour ne pas se couper les mains. Fanette en avait parlé à sa tante, qui avait soupiré en disant:

— Au moins, ces femmes ont un travail et peuvent nourrir leur famille. Par les temps qui courent, ce n'est pas rien.

Bien que sa mère, Emma, lui manquât beaucoup, Fanette aimait sa nouvelle vie à Montréal. Elle n'avait aucun regret d'avoir accepté de devenir la secrétaire particulière de sa tante. Celle-ci avait beau être excentrique et avoir parfois un caractère ombrageux, c'était une femme attachante et généreuse. Elle lui payait un salaire décent, en plus du gîte et du couvert. Entre une course à faire, une lettre à envoyer à l'un des fervents lecteurs de sa tante ou encore des épreuves à corriger, Fanette devait bien sûr s'occuper de sa fille. Heureusement que la dévouée Berthe était là pour lui donner un coup de main! La fillette, intelligente et espiègle, avait toujours son nez fourré partout, et il fallait à son père garder constamment un œil sur elle, à tel point que Berthe l'avait surnommée «Vif argent».

Comme pour justifier son surnom, Marie-Rosalie commença à tirer sur la main de sa mère.

— Maman, est-ce que ça va commencer bientôt, l'argutation?

— *L'inauguration*. Mais oui, ma chouette. Un peu de patience.

Sentant un regard braqué sur elle, Fanette tourna la tête et aperçut Arsène Gagnon, un des journalistes de *L'Époque*. Une plume plantée derrière l'oreille, le reporter l'examinait sans vergogne comme s'il cherchait à deviner ses formes sous le tissu de sa robe. Fanette fixa le reporter sans ciller jusqu'à ce qu'il cligne des yeux, mal à l'aise. *Quel goujat*, pensa-t-elle.

Une porte claqua. Prosper Laflèche, en manches de chemise, un cigare à la bouche, s'avança d'un pas vif vers la machine. Une grosse moustache jaunie par le tabac lui donnait un air renfrogné, mais ses yeux pétillants trahissaient une humeur guillerette. Tous dirigèrent leur attention vers lui.

— Mes chers amis, c'est aujourd'hui un grand jour pour notre journal, annonça-t-il d'une voix tonitruante.

Il désigna la machine.

— Gutenberg a révolutionné le monde avec l'invention de l'imprimerie. Avec les presses rotatives

à cylindre, l'imprimé connaîtra une seconde révolution! Et *L'Époque* sera le premier journal montréalais à la mettre en œuvre. Messieurs, une page d'histoire se vit sous vos yeux!

Madeleine toussota dans un mouchoir, comme pour rappeler à son patron que, bien qu'elle portait un costume d'homme, elle faisait encore partie de la gent féminine. Arsène Gagnon émit un gloussement moqueur, puis enleva sa casquette et lança une œillade appuyée à Fanette. Quelques rires se firent entendre, aussitôt étouffés par un regard sévère du patron.

— Gagnon, garde tes pitreries pour toi!

Le reporter baissa le nez vers ses chaussures. Le rédacteur en chef attendit que le silence revienne puis tira d'un geste théâtral sur la bâche, révélant une énorme presse rotative déposée sur des briques. Des exclamations de surprise accueillirent le dévoilement de la machine, qui ressemblait à un éléphant appuyé sur ses pattes de devant. Fanette la contempla, fascinée. Elle put distinguer les lettres «R. Hoe & Co.» et «New York» gravées dans la fonte. La structure de métal était surmontée d'un immense cylindre.

— Regardez-moi cette merveille! s'écria Laflèche, d'un ton enflammé. Plus besoin de platine. Le papier s'enroule autour du cylindre, dont la rotation permet d'imprimer avec une vitesse beaucoup plus rapide, et des deux côtés de la feuille, s'il vous plaît! Cette presse peut tirer jusqu'à huit mille exemplaires à l'heure. *Huit mille*, vous vous rendez compte? Cela signifie que l'on serait en mesure d'imprimer jusqu'à près de cinquante mille journaux en une seule nuit!

Des journalistes et des imprimeurs hochèrent la tête, médusés par ce chiffre astronomique. Fanette et Marie-Rosalie avaient les yeux rivés sur l'étonnante machine. Même Madeleine, à qui il en fallait beaucoup pour être impressionnée, n'en revenait pas de la taille et des rouages complexes de la presse. Le patron fit signe à une demi-douzaine d'ouvriers qui se tenaient discrètement à l'arrière de la salle.

— Nous allons vous faire une petite démonstration de son fonctionnement.

Les artisans s'approchèrent de la machine, presque intimidés. L'un d'eux transportait une forme qui avait déjà été composée. Il l'installa sur une plaque tandis qu'un imprimeur disposait une pile de feuilles dans le magasin et qu'un autre imbibait les bobines d'encre. Un mécanicien abaissa une manette. Le moteur, qui fonctionnait à la vapeur, se mit en branle. Un bruit infernal, fait de cliquetis de métal et de ronflement du moteur, remplit toute la pièce. Marie-Rosalie dut se boucher les oreilles à cause du vacarme. L'un des ouvriers s'exclama soudain:

— Coupez le moteur!

La machine grinça, puis s'arrêta dans un dernier tremblement de ferraille.

— Qu'est-ce qui se passe? s'écria Prosper Laflèche, inquiet.

Un ouvrier, penaud, expliqua que des feuilles s'étaient coincées entre le cylindre et la plaque, enrayant le mécanisme.

Le rédacteur en chef poussa un juron de dépit.

— Vous avez les mains pleines de pouces! Décoincez-moi tout ça, point final!

Les ouvriers s'affairèrent nerveusement, mais en tentant d'extraire le papier, l'un d'eux se prit un doigt dans un engrenage. Du sang gicla. Un pressier commença à maugréer entre ses dents:

— C'est une machine du diable. Les presses à bras, c'est fiable pis ç'a jamais blessé personne.

Des ouvriers l'approuvèrent. Prosper Laflèche les fusilla du regard.

— Assez de rouspétage!

Il se tourna vers le travailleur blessé.

— Lebeault, je t'accorde la journée pour te faire soigner. Quant à vous autres, déclara-t-il en fixant les artisans regroupés autour de la machine, je vous donne une heure pour réparer ma machine, ou vous va barder.

Les hommes se remirent au travail, la mine basse, tandis que Laflèche retournait dans son bureau en claquant brusquement la porte.

---

Cet incident n'atténua en rien l'enthousiasme de Fanette, qui ne pouvait s'empêcher de songer aux possibilités extraordinaires qu'offrait cette presse qu'un ouvrier avait qualifiée de «machine à diable». *On craint toujours ce que l'on ne connaît pas*, se dit-elle. Un *press boy* passa près d'elle transportant une pile de journaux dans ses bras. Fanette le suivit des yeux, songeuse. Un rêve commençait à prendre forme. À plusieurs reprises, elle avait été tentée d'en faire part à sa tante, mais elle s'en était abstenue, se disant que le moment n'était pas encore venu, que c'était présomptueux de sa part d'imaginer qu'elle pourrait un jour l'accomplir, mais le rêve refusait de disparaître. Aujourd'hui, dans l'atmosphère fébrile de la salle de rédaction, il ne lui semblait plus aussi inaccessible. Ce rêve, elle osait maintenant le nommer: devenir journaliste. *Ce soir, je parlerai à ma tante*, décida-t-elle.



---

## II

Lorsqu'elles arrivèrent à la maison, Madeleine, Fanette et Marie-Rosalie furent accueillies par les jappements frénétiques de la chienne George, qui frétille joyeusement de la queue en les apercevant. Berthe, endormie dans un fauteuil, se réveilla en sursaut. Son visage ahuri provoqua un éclat de rire général. Piquée, la bonne se leva en maugréant.

— C'est le temps gris qui me donnions l'endormitoire.

Tandis qu'Alcidor dételait la voiture et soignait la jument, qu'il avait achetée au propriétaire d'une foire foraine et baptisée Anastazia, Fanette regagna sa chambre, écrivit une lettre à sa mère, puis entendit la cloche qui annonçait le souper. Après le repas, elle donna un bain à sa fille, lui fit la lecture et la borda. La maison était redevenue silencieuse. À peine si l'on entendait de légers craquements dans les murs. Profitant de la tranquillité, la jeune femme descendit au rez-de-chaussée et rejoignit sa tante dans son bureau, aménagé dans une petite pièce en forme d'hexagone, derrière le salon. Celle-ci écrivait fiévreusement, la tête penchée au-dessus de son pupitre. Une mèche s'était échappée de son chignon et tombait sur son front.

— Ma tante, puis-je vous déranger quelques minutes?

— Tu sais bien que tu ne me déranges jamais. Enfin, presque jamais, ajouta Madeleine avec un sourire lueur taquine dans l'œil.

Fanette se recueillit un moment avant de reprendre la parole. Durant le trajet qui les avait ramenés du journal à la maison, elle avait réfléchi à la façon dont elle aborderait avec sa tante ce sujet délicat.

— Voilà huit mois que je travaille pour vous comme secrétaire particulière.

Madeleine la regarda avec inquiétude.

— Tu veux me quitter?

Sans laisser à sa nièce le temps de répondre, elle enchaîna:

— Ne t'ai-je pas toujours traitée comme il faut? As-tu sujet à te plaindre de moi? Si c'est une augmentation de salaire que tu souhaites, je te l'accorde les yeux fermés!

Fanette ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne veux pas d'augmentation de salaire. Vous avez toujours fait preuve de générosité à mon égard, et je vous en suis très reconnaissante.

— Alors, de quoi s'agit-il? Parle! Je n'aime les mystères que dans mes feuilletons, et encore...

Le roulement d'une voiture leur parvint, puis s'éloigna.

— J'ai un rêve, reprit Fanette. Un rêve qui ne m'a pas quittée depuis mon arrivée à Montréal.

Madeleine observa sa nièce sans répondre, visiblement intriguée. Elle remarqua le teint animé de la jeune femme, ses yeux lumineux, et crut comprendre.

— Tu es amoureuse! s'exclama-t-elle, croyant qu'il s'agissait du docteur Brissette, qui rendait visite à Fanette chaque dimanche après-midi, à deux heures précises.

Les joues légèrement rosies par la timidité, le médecin demandait des nouvelles de leur santé, puis s'installait toujours dans le même fauteuil de style victorien. Madeleine s'éclipsait à regret, mourant d'envie d'entendre leur conversation. Une heure plus tard, le médecin repartait, promettant de revenir la semaine suivante. Madeleine se précipitait alors au salon pour aller aux nouvelles, craignant que le jeune homme n'ait fait la «grande demande», mais jusqu'à présent il n'avait pas été question de mariage. Fanette, devant les questions pressantes de sa tante, répondait invariablement qu'elle

considérerait le jeune médecin comme un ami, sans plus. Madeleine n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison un jeune homme normalement constitué rendait visite chaque semaine à une jolie jeune femme si ce n'était pas pour lui faire la cour et la demander un jour en mariage.

— Alors? renchérit-elle, cachant mal son anxiété.

— Il ne s'agit pas d'amour, répliqua Fanette. En tout cas, pas du genre d'amour auquel vous pensez.

Sa tante la regarda, perplexe. La jeune femme poursuivit, la voix chargée d'émotion:

— Je voudrais devenir journaliste.

La surprise cloua Madeleine dans son fauteuil. Puis elle se leva d'un bond, fit quelques pas dans son bureau, tira impatiemment un rideau et se tourna de nouveau vers sa nièce.

— Journaliste! Les poules auront des dents avant que les patrons de journaux engagent des femmes!

— Mais vous, tante Madeleine?

— Je signe mes écrits sous un pseudonyme masculin, Jacques Gallant, ne l'oublie jamais. Sans compter que je ne suis pas un reporter, mais une simple feuilletoniste, ce qui n'est pas pris au sérieux par la gent masculine.

Fanette voulut parler, mais sa tante l'en empêcha:

— Et puis j'ai besoin de toi! Comment peux-tu songer à m'abandonner, après tout ce que j'ai fait pour toi?

Elle regretta aussitôt sa dernière phrase, qui lui sembla geignarde et remplie d'apitoiement sur elle-même. Fanette mit gentiment sa main sur le bras de sa tante.

— Qui dit que je cherche à vous abandonner? Je veux continuer à travailler pour vous. Tout ce que je souhaite, c'est apprendre les rudiments du métier.

Madeleine garda un silence buté. La déception de Fanette était si vive qu'elle en eut les larmes aux yeux.

— Vous croyez donc que je n'ai aucun talent?

Les réserves de Madeleine fondirent en voyant la mine altérée de sa nièce. Pendant de longues années, elle s'était battue pour se faire une place dans une société où les femmes n'avaient pas le droit de vote, ni le droit de posséder un compte bancaire, ni même celui de signer leurs propres œuvres. Un sentiment qu'elle n'avait jamais éprouvé auparavant fit son chemin dans son cœur: le besoin de protéger sa nièce, comme une mère qui cherche à aplanir les obstacles pour son enfant.

— Au contraire, Fanette. Tu as une excellente plume. Seulement, je ne veux pas que tu te fasses d'illusions. La rédaction d'un journal est un monde d'hommes. Jamais Prosper Laflèche ne t'engagera.

— Je suis prête à commencer au bas de l'échelle. Même à devenir une *press feeder*, s'il le faut.

Madeleine fut frappée par la détermination de la jeune femme.

— Ma foi, tu as la tête aussi dure qu'Alcidor!

Après un long silence, elle finit par déclarer, non sans avoir poussé un soupir qui en disait long sur son état d'esprit:

— Très bien. Je parlerai de toi à Point final demain. Je lui demanderai de te prendre comme stagiaire.

Fanette sauta de joie et se jeta dans les bras de sa tante.

— Merci, ma tante, merci, merci! Vous ne savez pas à quel point je vous en suis reconnaissante.

Madeleine reçut cette marque d'affection avec embarras, elle qui n'avait pas l'habitude des épanchements. Elle ressentit tout de même le besoin de mettre encore une fois sa nièce en garde.

— Surtout, n'attends rien de cette démarche.

---



---

### III

Le lendemain, Madeleine endossa son costume masculin et se rendit au journal dans sa calèche. Lorsqu'elle entra dans l'immeuble, elle remarqua tout de suite que la porte du rédacteur en chef était close, ce qui était généralement signe qu'il ne voulait recevoir personne. *Tant pis*, se dit-elle. *Une promesse est une promesse*. Une main se posa sur son épaule. En se retournant, Madeleine reconnut Arsène Gagnon, qui arborait une mine obséquieuse.

— Si c'est le patron que vous voulez voir, je vous avertis tout de suite, il est d'une humeur de chien.

Il désigna la presse rotative autour de laquelle s'affairaient des ouvriers.

— La «Hoe» n'est pas encore réparée.

Madeleine repoussa le journaliste d'un geste impatient, comme elle l'aurait fait d'une mouche importune, et se dirigea vers le bureau de Laflèche. Le reporter haussa les épaules, vexé, tandis que la romancière cognait à la porte avec fermeté. Une voix rogue se fit entendre, à peine amortie par le panneau de chêne.

— C'est mieux d'être important!

Après une légère hésitation, Madeleine entra dans le bureau. Point final était installé derrière son pupitre encombré, les manches de sa chemise roulées, son gilet déboutonné, une pipe éteinte au coin des lèvres. Il corrigeait un article. Ses sourcils épais formaient une ligne opaque au-dessus de ses yeux. Madeleine prit place sur une chaise. Après avoir raturé rageusement un passage, le rédacteur poussa un soupir.

— Ça se dit journaliste, et ce n'est même pas capable d'écrire sans faire une faute par ligne.

Madeleine se racla la gorge pour signaler sa présence. Laflèche leva brièvement la tête et rembrunit en la voyant.

— Ça tombe bien, madame Portelance, je voulais justement vous voir.

Le ton sec de son patron ne présageait rien de bon, mais Madeleine passa outre.

— Les grands esprits se rencontrent, répliqua-t-elle en s'efforçant d'avoir l'air aimable. Je voulais moi-même vous dire deux mots concernant ma nièce.

Comme s'il ne l'avait pas entendue, le rédacteur désigna des lettres empilées sur son pupitre.

— Voici quelques missives que nous avons reçues de la part d'abonnés au sujet de *Perdition*. La plupart sont plutôt positives.

— Vous les avez ouvertes? s'écria Madeleine, scandalisée.

— Ces lettres sont adressées aux soins du journal. Elles ne sont donc pas de nature privée. Je vous invite à lire celle-ci en particulier.

Il prit une enveloppe au-dessus de la pile et la tendit à la feuilletoniste. Intriguée, elle la saisit et jeta un coup d'œil. Le papier était épais et de bonne qualité. Une écriture nette et élégante avait adressé la lettre à monsieur Jacques Gallant, aux soins de la rédaction du journal *L'Époque*.

— Lisez, lisez, s'impatienta Laflèche.

Retirant trois feuillets de l'enveloppe, la romancière s'attarda d'abord à la signature.



~~Madeleine blêmit. Monseigneur Ignace Bourget. Le célèbre prélat avait la réputation d'être un~~  
boureau de travail, qui dormait à peine quelques heures par nuit afin de se consacrer à ses  
nombreuses tâches épiscopales et évangéliques. Elle s'étonnait qu'un personnage si important eût pu  
la peine de lui écrire. Elle commença la lecture de la lettre.

Monsieur,

L'un de nos paroissiens, que je ne nommerai pas dans cette missive pour ne pas le compromettre, nous a signalé  
l'existence de votre ouvrage intitulé *Perdition*. La description que notre dévoué fidèle nous a faite de vos écrits  
nous a plongés dans la plus profonde indignation.

Notre jeunesse, nos familles sont déjà exposées à tant de mauvaise littérature, sans compter des lieux de perdition  
comme les théâtres, faut-il encore que nos journaux leur jettent en pâture des sujets et des propos que la décence  
ne nous permet pas d'aborder dans cette missive? Nos efforts zélés et constants afin de propager la bonne parole  
et de conduire nos ouailles dans les chemins de la vertu et de la grâce se butent constamment aux mauvais  
exemples dont les romans regorgent. C'est pour protéger nos paroissiens de ces influences néfastes pour leur bien-  
être moral et spirituel que nous avons ainsi mis à l'Index les ouvrages impies des Hugo, Balzac, Sand et consorts  
qui, par leur absence de morale chrétienne et de bienséance, représentent un véritable danger pour la sauvegarde  
des âmes de nos fidèles.

Je vous conjure donc, au nom de votre foi et du respect des valeurs qu'elle représente, de ne plus donner en  
pâture à vos lecteurs des écrits dépeignant des comportements indignes. Réfléchissez à la grâce que Dieu vous a  
donnée en vous dotant de la capacité d'écrire, et servez-vous de votre plume pour l'édification des âmes, et non  
pour leur perte.

Bien sûr, le prélat n'avait pas rédigé lui-même la missive, mais il en avait dicté l'essentiel à son  
secrétaire. L'étonnement de Madeleine fut vite remplacé par la colère. Monseigneur Bourget n  
lésinait pas sur la morale. Depuis qu'il avait succédé à monseigneur Lartigue à la tête de l'évêché de  
Montréal, en 1840, il avait déployé une ardeur peu commune à condamner les œuvres qu'il jugeait  
trop licencieuses. Comment pouvait-on interdire de grands écrivains comme Hugo ou Sand sans être  
soi-même un bigot invétéré? Le fait que l'évêque de Montréal pousse le zèle jusqu'à s'immiscer dans  
l'écriture d'un simple feuilleton en disait long sur sa pugnacité. Gagnée par l'anxiété, Madeleine sortit  
un cigare d'une poche de sa redingote et l'alluma, au grand dam du rédacteur en chef.

— Vous savez bien que je n'approuve pas les femmes qui fument.

— Aujourd'hui, je m'appelle Jacques Gallant, rétorqua Madeleine. Le fait que je fume ne devra  
donc pas vous incommoder.

Elle fit quelques ronds avec la fumée de son cigare, consciente que son geste était un tantin  
provocant, mais c'était pour elle une façon de montrer à son patron qu'il ne l'intimidait pas. Irrité  
Laflèche se retint toutefois de lui asséner une réplique cinglante comme il en avait le don. Il était dans  
son intérêt de se concilier les bonnes grâces de la romancière, dont le succès ne se démentait pas.  
Il mit ses coudes sur le pupitre et se pencha vers la feuilletoniste.

— Je serai franc avec vous, madame Portelance. Vous nous avez mis dans un sacré pétrin. Vou  
rendez-vous compte du pouvoir de monseigneur Bourget? Il pourrait faire fermer notre journal par un  
simple mandement.

Madeleine haussa les épaules.

— Croyez-vous qu'un homme aussi important s'en prendrait à un journal comme le nôtre pour de  
vétilles?

Laflèche donna un coup de poing sur la table, faisant trembler un pot d'encre.

— Des vétilles?

Il saisit la lettre et en lut un passage:

— «Notre jeunesse, nos familles sont déjà exposées à tant de mauvaise littérature, sans compt

des lieux de perdition comme les théâtres, faut-il encore que nos journaux leur jettent en pâture des sujets et des propos que la décence ne nous permet pas d'aborder dans cette missive?» Vous osez appeler ça des vétilles?

Un lourd silence succéda à sa diatribe.

— Qu'attendez-vous de moi? finit par dire Madeleine, sur les charbons ardents.

— Je vous demande de mettre de l'eau dans votre vin. Fabriquez une fin édifiante, cela rassure son éminence. Tenez, votre héroïne pourrait avoir une tante religieuse, qui l'inciterait à entrer en communauté. Vous ferez pleurer vos lectrices, monseigneur Bourget sera satisfait et la morale sera sauvée.

— Mais c'est impossible! s'exclama la romancière. Vous oubliez qu'Angéline porte l'enfant de Vincent Lasnier.

— Alors qu'elle le donne en adoption!

Ce fut au tour de Madeleine de frapper le bureau avec le plat de sa main.

— Jamais, m'entendez-vous? Jamais!

Elle était si furieuse que son visage en était congestionné.

— Si vous refusez d'entendre raison, je mettrai fin à votre contrat, décréta le patron.

— Si vous brisez mon contrat, je vous poursuivrai.

Laflèche leva les yeux au ciel.

— Allons donc! Vous savez bien qu'une femme ne peut poser aucune action juridique.

— Je le ferai au nom de Jacques Gallant.

Le rédacteur en chef et la romancière se regardèrent en chiens de faïence. Puis Laflèche s'appuya sur le dossier de sa chaise, qui craqua.

— Faites ce que je vous demande, et j'augmente votre tarif de deux sous la ligne. J'attends votre réponse à la première heure demain, point final.

Il se mit à chipoter dans ses dossiers, voulant indiquer que la rencontre était terminée.

Contenant sa fureur, Madeleine écrasa avec ostentation son cigare dans un cendrier, reprit son haut-de-forme et se dirigea vers la porte. Son patron l'interpella:

— Vous vouliez me parler de votre nièce.

Dans son emportement, Madeleine avait complètement oublié la raison de sa visite. Elle tâcha de recomposer son visage et de retrouver son calme.

— Comme vous le savez, Fanette est ma secrétaire depuis près d'un an. J'ai été à même de constater ses grandes qualités: esprit d'initiative, excellente plume, rigueur, ponctualité...

— Tant mieux pour vous, l'interrompit-il, mais je ne vois pas en quoi les qualités de votre nièce me concernent.

— Eh bien... Elle souhaiterait apprendre les rudiments du métier de journaliste. J'ai pensé que vous pourriez l'engager comme apprentie.

Un silence lourd s'installa soudain, ressemblant à celui qui précède un orage. Le patron arbora une mine indéchiffrable. Puis il finit par parler, la voix assourdie par la colère.

— Je dirige un journal sérieux, madame Portelance. Je préfère périr dans les feux de l'enfer plutôt que de permettre à une femme de porter le nom de journaliste. Me suis-je bien fait comprendre?

Tout en s'attendant à un refus, Madeleine fut néanmoins anéantie par la dureté de la réponse.

— Ma nièce serait disposée à commencer au bas de l'échelle, balbutia-t-elle.

— Dites à votre nièce que je ne veux plus qu'elle remette les pieds à la rédaction. Elle distrait mes hommes.

Madeleine serra les lèvres et sortit en claquant la porte. La colère lui donnait des palpitations, à u

point tel qu'elle pensa être victime d'une commotion cérébrale. Elle traversa la salle de rédaction, tête haute, consciente des regards curieux des employés rivés sur elle, particulièrement celui d'Arsène Gagnon, railleur et hostile.



---

## IV

Tandis que Marie-Rosalie traçait quelques lettres de l'alphabet dans un cahier, sa langue rose pointait légèrement à cause de l'effort, Fanette consulta sa montre de poche: plus d'une heure s'était écoulé depuis que sa tante était partie pour le journal. La jeune femme commençait à se ronger les sangs, demandant comment le rédacteur en chef avait réagi à la démarche de Madeleine. Il était ombrageux et autoritaire... Elle entendit soudain le roulement d'une voiture et reconnut la voix de sa tante et son «Hue dia!» caractéristique.

Fanette s'assura que Berthe était dans les parages pour surveiller sa fille et se précipita vers la cour où se trouvait l'écurie. Elle aperçut sa tante qui descendait de la calèche, le visage sombre et les dents serrées. Madeleine traversa la cour à grandes enjambées et passa à côté de sa nièce sans lui prêter attention. Les mots que Fanette voulait lui adresser se figèrent dans sa gorge. Les choses avaient si bien mal se passer pour que sa tante la traitât de la sorte. Alcidor commença à dételer la jument sans piper mot, habitué qu'il était aux sautes d'humeur de sa maîtresse.

— Vous faites pas de mouron, ma'me Fanette, dit-il gentiment. L'orage va passer.

Fanette fut tentée de rejoindre Madeleine afin d'avoir des explications, mais elle s'en abstint. Alcidor avait raison. Mieux valait attendre que l'orage passe.



La journée s'écoula lentement. Contrairement à son habitude, Madeleine s'était enfermée dans sa chambre et ne descendit pas pour le dîner. Berthe hocha la tête.

— J'sais ben pas ce qui se trame. Y aurait un tremblement de terre que madame Portelance sauterait pas un repas!

La servante monta tout de même un plateau à sa maîtresse, qu'elle laissa devant la porte fermée, mais en revenant le prendre une heure plus tard, elle constata qu'il était intact.

Bien qu'elle n'eût pas le cœur à travailler, Fanette tâcha d'occuper son après-midi en payant quelques factures et en répondant à des lettres de lecteurs, selon une formule que sa tante lui avait dictée:

Merci de tout cœur de votre intérêt pour mon feuilleton *Perdition*. Je suis honoré de vous compter parmi mes lecteurs. Avec les hommages respectueux de l'auteur, Jacques Gallant.

Même Marie-Rosalie semblait s'être aperçue de l'atmosphère lourde qui régnait dans la maison, car elle jouait tranquillement avec la poupée de porcelaine qu'Emma lui avait offerte pour son anniversaire, quelques mois auparavant, babillant à mi-voix. Lorsque Berthe sonna la cloche pour annoncer le souper, Fanette se rendit dans la salle à manger avec sa fille. La chaise de Madeleine était vide. Ce ne fut qu'au moment où Berthe déposait une grosse soupière sur la table que la tante entra. Fanette entra dans la pièce. Elle avait gardé sa tenue masculine. Ses yeux étaient rouges, indiquant qu'elle avait pleuré. Prenant place en silence, elle ne toucha pas à la soupe que Berthe venait de lui servir. Personne n'osa dire un mot. La chienne George agita à peine la queue. Soudain, Madeleine donna un coup de poing sur la table, faisant trembler les verres de cristal.

— Cette fois, Point final a dépassé les limites. Il a eu le front de me demander de changer ma f

pour acheter la paix avec monseigneur Bourget, qui s'est plaint dans une lettre du manque de moralité de mon feuilleton.

Le nom du prélat était familier à Fanette, bien qu'elle ne sût pas grand-chose à son sujet, sinon qu'il prônait un retour aux valeurs chrétiennes et qu'il avait appuyé des campagnes de tempérance.

— Point final m'a offert une petite augmentation de deux sous la ligne pour acheter ma complaisance, mais le jour n'est pas venu où je plierai l'échine devant un homme, quand bien même ce serait l'archevêque de Montréal! s'exclama Madeleine. Ma décision est prise. Je quitte le journal.

Ce n'était pas la première fois que sa tante était à couteaux tirés avec son patron et menaçait de partir, mais cette fois, cela semblait sérieux et n'augurait rien de bon quant à la démarche que Fanette l'avait priée d'accomplir. Mais il lui fallait en avoir le cœur net. Profitant du fait que Madeleine prenait une gorgée de vin, elle aborda le sujet qui la préoccupait.

— Avez-vous parlé de moi à monsieur Laflèche? l'interrogea-t-elle d'une voix mal assurée.

Madeleine déposa son verre et se racla la gorge.

— Je t'avais avertie de ne pas te faire d'illusions. Prosper Laflèche ne veut pas entendre parler d'engager une femme.

Fanette avait beau s'être attendue à cette décision, sa déception n'en fut pas moins vive. Madeleine prit une autre gorgée de vin pour se donner le courage de poursuivre.

— Je ne t'ai pas dit le pire. Il ne veut plus que tu te présentes à la salle de rédaction du journal.

— Pour quelle raison? s'enquit Fanette, la voix blanche.

Incapable de soutenir son regard, Madeleine détourna la tête.

— Il prétend que tu distrais les hommes.

— Mais c'est absurde! s'exclama Fanette, submergée par la révolte. Je n'ai rien fait pour mériter un pareil jugement.

— Je sais bien, ma pauvre enfant. Ton seul péché, c'est d'être une femme, jeune et belle et de surcroît.

Pour la première fois depuis qu'elle connaissait sa tante, Fanette comprit que celle-ci s'habillait en homme non par une sorte d'excentricité plutôt amusante, mais par cruelle nécessité. Cette réalité lui dessilla brutalement les yeux. Son rêve de devenir journaliste se déchira, telle une voile de bateau lacérée par un vent trop puissant.



Fanette n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Les paroles de sa tante tournaient constamment dans sa tête. *Prosper Laflèche ne veut pas entendre parler d'engager une femme. Il ne veut plus que tu te présentes à la salle de rédaction du journal. Tu distrais les hommes. Ton seul péché, c'est d'être une femme jeune et belle de surcroît.* L'inflexibilité du rédacteur en chef et sa misogynie invétérée avaient eu l'effet d'une bombe. Fanette n'arrivait pas à concevoir que le seul fait d'être une femme lui enlève *de facto* toute possibilité d'exercer un métier qu'elle aimait. Une telle injustice la mettait hors d'elle.

Lorsque les premiers rayons de soleil pénétrèrent dans la chambre, Fanette se résigna à se lever. Même la vue de Marie-Rosalie dormant paisiblement dans son lit ne réussit pas à la rasséréner. Son avenir lui parut tout à coup bouché, sans issue. Malgré son affection pour sa tante, la perspective de passer le restant de ses jours à répondre aux lettres que celle-ci recevait, à relire et à corriger ses manuscrits lui sembla soudain étroite, étouffante.

S'efforçant de chasser ces pensées sombres, Fanette fit sa toilette et se rendit dans la salle à manger. Madeleine s'y trouvait déjà, sa chienne George assise fidèlement à ses pieds. Fanette remarqua avec étonnement que sa tante portait une élégante robe de soie moirée qu'elle ne lui avait jamais vue. Elle s'était soigneusement coiffée et avait même pris la peine de mettre un peu de fard sur ses joues, ce qui ne lui arrivait qu'en de très rares occasions. Son visage était figé dans une expression de froide détermination.

Fanette prit place à table en silence, n'osant interrompre la méditation de sa tante.

— J'imagine que tu as aussi mal dormi que moi? dit alors Madeleine.

— En effet.

Berthe entra dans la pièce et servit du café. Madeleine attendit que la servante sorte pour reprendre la parole.

— J'ai trouvé cette robe dans le fond de ma penderie. Il y avait des lustres que je l'avais portés. Elle doit être complètement passée de mode.

— Elle vous va très bien, commenta Fanette, désarçonnée par le ton faussement léger de sa tante qui contrastait avec sa mine glaciale.

Madeleine tourna la tête vers sa nièce. Ses yeux noirs avaient la dureté de l'ardoise.

— À partir d'aujourd'hui, je renonce à porter mon habit d'homme. Puisque le sort m'a fait naître femme, j'adopterai les vêtements et les attitudes qui conviennent au sexe faible.

Elle avait appuyé sur les mots «sexes faible» avec une ironie amère. Fanette comprit que la décision de sa tante avait un lien direct avec les événements de la veille.

— J'ai réfléchi toute la nuit, enchaîna Madeleine. Quand bien même je ferais des pieds et des mains pour offrir mes services à un autre journal, ce serait peine perdue. Je retrouverais les mêmes obstacles, les mêmes pressions pour me conformer à la morale bien-pensante. De toute manière, il n'y a aucune gazette qui ait l'envergure de *L'Époque*. Avec l'achat de la nouvelle presse rotative, s'il peut toutefois parvenir à la faire fonctionner, Prosper Laflèche en fera le journal le plus influent de Québec. À moins de m'exiler à Paris, je ne vois pas comment je pourrais me sortir de cette impasse. Et même Paris n'est pas une panacée. George Sand a beau être l'un des meilleurs écrivains de sa génération, son grand talent n'a jamais été reconnu à sa juste valeur. Et elle a même été obligée d'adopter un nom d'homme pour être prise au sérieux.

— Qu'avez-vous l'intention de faire? demanda Fanette, saisie par le constat lucide et sans complaisance de sa tante.

Cette dernière répondit par une autre question:

— As-tu déjà entendu parler de Pauline Roland?

Fanette fit non de la tête.

— C'était la fille d'un maître de poste aisé d'une petite ville de Normandie. Éprise des idéaux de Saint-Simon, qui prônait l'égalité entre les hommes et les femmes, elle quitta sa famille dès l'âge de vingt ans et s'installa à Paris dans l'espoir d'y mettre en pratique ses rêves de justice et d'égalité. Ceux-ci se brisèrent sur l'écueil de la réalité. Ne trouvant pas un emploi à la hauteur de ses capacités abandonnée par ses amis d'hier, elle se réfugia pendant quelques années dans une communauté de gens qui partageaient son idéal. Puis en 1848, elle contribua à fonder la première association d'instituteurs et d'institutrices socialistes. Le gouvernement de Louis-Napoléon arrêta la pauvre femme pour activités séditieuses. Elle fut déportée en Algérie et ne fut libérée que quatre ans plus tard. Elle revint à Paris, où elle mourut d'épuisement. Si Victor Hugo ne lui avait pas consacré un poème dans *Les Châtiments*, plus personne ne se souviendrait d'elle aujourd'hui.

Madeleine caressa distraitemment la tête de son basset.

— Tu te demandes sans doute pourquoi je t'ai raconté cette triste histoire...

Fanette ne répondit pas, attendant que sa tante poursuive.

— J'ai décidé d'accepter l'offre de Point final, si l'on peut appeler «décision» une chose sans laquelle je n'ai aucune emprise.

Fanette garda le silence, cachant mal sa déconvenue. Sa tante lui saisit un bras.

— Je te déçois, je le sais. Je devrais envoyer paître cet imbécile pétri de préjugés et refuser de faire les changements qu'il exige, mais je n'ai pas le courage de Pauline Roland, sans compter que je dois gagner ma vie. Je ne peux me permettre le luxe de vivre à la hauteur de mes principes. Angéline prendra donc le voile, et son enfant sera recueilli par une bonne famille de Montréal.

Elle abandonna le bras de sa nièce et se leva.

— Un jour viendra sans doute où les femmes pourront choisir de travailler à leur guise, dans des domaines qui sont pour le moment des chasses gardées masculines. Tu es jeune, tu as encore toute ta vie devant toi. Sait-on jamais, tu réussiras peut-être là où j'ai échoué.

Lissant les plis de sa robe, Madeleine quitta la salle à manger dans un froufroutement de soie.



*Le même jour*

Assise seule à la table de la salle à manger qui avait appartenu à ses grands-parents et que sa mère lui avait offerte en guise de cadeau de noces, Rosalie attendait Lucien pour le souper. À huit heures, il n'était pas encore présenté et n'avait pas même pris la peine d'envoyer un mot d'excuse. Elle résigna à sonner la bonne.

— Monsieur Latourelle a eu un contretemps, il ne pourra venir souper. Vous pouvez commencer à faire le service, Agathe.

La servante obéit, non sans avoir jeté un regard rempli de compassion à la jeune femme, dont le ventre saillait sous sa robe pourtant ample. Elle n'était pas dupe des excuses que sa maîtresse donnait pour justifier les absences de son mari, car cette situation se produisait presque chaque soir.

Après avoir mangé du bout des lèvres, Rosalie regagna sa chambre, marchant avec difficulté. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge sur le manteau de la cheminée, qui indiquait neuf heures. Lucien n'avait toujours pas donné signe de vie. Elle s'arrêta devant la fenêtre et en écarta le rideau, espérant apercevoir la voiture de son mari, mais la rue était déserte. La peine lui noua la gorge. Pourtant, elle avait été si heureuse au début de leur mariage! Pas une journée ne s'écoulait sans qu'elle sentît une joie profonde, le sentiment que sa vie avait enfin un sens, même si sa grossesse s'annonçait difficile. Le docteur Brissette, que Fanette lui avait recommandé et qui venait lui rendre visite régulièrement, lui avait conseillé de rester allongée le plus possible durant les premiers mois afin de s'assurer que l'enfant resterait bien accroché. Elle passait donc le plus clair de ses journées enfermée dans sa chambre, mais son bonheur effaçait les inconvénients de sa condition.

Au début de sa grossesse, Lucien avait fait preuve de gentillesse et de dévouement. Il lui apportait souvent son déjeuner au lit, s'attardant pour bavarder avec elle et lui faire la lecture. Il avait parfois ces petites attentions qui la touchaient aux larmes. Un matin, avant d'aller faire sa promenade «pour trouver de l'inspiration», lui avait-il dit, il avait laissé une rose sur son oreiller; une autre fois, il lui avait dédié un nouveau poème. Il s'inquiétait pour sa santé, lui demandant plusieurs fois par jour comment elle se portait. Dès qu'il la trouvait un peu trop pâle, il lui proposait d'aller chercher le docteur Brissette, ce qui la faisait sourire:

— Ce n'est pas nécessaire, Lucien. Je vais très bien.

Elle regarda de nouveau l'horloge, se demandant comment les choses avaient pu se dégrader à ce point. À quel moment le comportement de Lucien avait-il changé à son égard? Elle ne pouvait pas rappeler l'événement précis, mais à bien y penser, cela avait commencé lorsque le couple avait reçu une invitation à une réception donnée par le maire de Montréal, Jean-Louis Beaudry. N'ayant aucune attirance pour les soirées mondaines, encore moins depuis qu'elle attendait un enfant, Rosalie avait décidé de ne pas y aller, mais elle avait insisté pour que son mari accepte l'invitation.

— Tu es toujours confiné entre quatre murs. Cela te distraira.

Lucien ne s'était pas fait prier. Il était revenu enchanté de la soirée, décrivant avec enthousiasme la magnificence de la maison du maire, les toilettes des femmes, l'orchestre qui jouait des airs à la mode, le faste du repas servi par des valets vêtus d'habits noirs, l'élégance de la porcelaine



- [Army of Shadows \(Orcs: Bad Blood, Book 2\) pdf](#)
- [Healthy Aging For Dummies for free](#)
- [read online Phoenix and Ashes \(Elemental Masters, Book 3\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [read online Complex Analysis and Differential Equations \(Springer Undergraduate Mathematics Series\)](#)
  
- <http://deltaphenomics.nl/?library/Army-of-Shadows--Orcs--Bad-Blood--Book-2-.pdf>
- <http://www.shreesaiexport.com/library/The-Bone-Labyrinth--A-Sigma-Force-Novel.pdf>
- <http://www.khoi.dk/?books/Hard-Science-Linguistics--Open-Linguistics-.pdf>
- <http://www.rap-wallpapers.com/?library/Complex-Analysis-and-Differential-Equations--Springer-Undergraduate-Mathematics-Series-.pdf>